

Homélie de son Éminence le cardinal
Jorge Arturo Medina Estevez

pour la bénédiction abbatiale
de la Révérende Mère Placide,
deuxième abbesse de Notre-Dame de l'Annonciation,
Le Barroux, le 24 février 2001

Excellence,
Chers Pères Abbés,
Chers Frères dans le sacerdoce,
Chers Frères moines et moniales,
Frères et sœurs dans le Seigneur Jésus.

Le Seigneur nous rassemble ici, aujourd'hui, pour célébrer la bénédiction abbatiale de Mère Placide, deuxième Abbessse de ce Monastère de Notre-Dame de l'Annonciation. Je suis très heureux d'avoir été invité par Son Éminence M. le Cardinal Dario Castrillon Hoyos, Président de la Commission Pontificale Ecclesia Dei dont ce monastère relève, à présider cette liturgie, en présence de Son Excellence Monseigneur l'Archevêque d'Avignon, évêque du diocèse dans lequel se trouve ce Monastère. C'est un signe de bienveillance de sa part que nous tous apprécions profondément, car l'Évêque est le vicaire du Christ dans l'Église particulière confiée à ses soins pastoraux, sous l'autorité souveraine de l'Évêque de Rome, Successeur de saint Pierre.

Il s'agit d'une bénédiction. Nous bénissons donc d'abord notre Père des cieux, car c'est de Lui que provient tout ce qui est bon, tout ce qui fait partie de son dessein de salut. A Lui la gloire, la reconnaissance, la louange, le ravissement de notre cœur ému pour tout ce qu'Il nous a donné, et en particulier pour la vie monastique que son esprit a voulu susciter au milieu de l'Église et pour le bien de tout le Peuple de Dieu. Un monastère est foncièrement un lieu de louange, donc de joie dans la contemplation de ce que Dieu a accompli pour notre salut.

Mais l'Église bénit de manière spéciale en ce jour, Madame Devillers, élue récemment Abbessse de ce monastère. En second lieu, la bénédiction abbatiale est donc aussi une supplique fervente, afin que la nouvelle Abbessse puisse, avec la grâce d'En Haut, exercer les responsabilités redoutables de son office. En effet, saint Benoît souligne, dans le chapitre deux de sa Règle, la responsabilité devant Dieu qu'encourt l'Abbé. De fait, le chef d'une communauté dans l'Église n'est pas seulement un administrateur temporaire, moins encore quelqu'un qui recherche des honneurs ou les avantages de ce monde, mais bien quelqu'un qui comprend sa charge comme un service en vue de la sanctification des membres de la communauté, de leur progrès spirituel, de leur acheminement vers l'étape définitive de leurs vies, c'est-à-dire vers la maison du Père dans le Royaume des cieux.

Qui a accepté l'office abbatial doit se souvenir toujours des paroles de saint Benoît : "au regard de la foi, l'Abbé tient dans le monastère la place du Christ". Ceci a une double dimension. D'abord, les membres de la communauté monastique doivent regarder leur Abbé avec le respect, le dévouement et l'obéissance qui sont l'écho de la dévotion de tout chrétien vis-à-vis du Seigneur Jésus. Si l'autorité dans l'Église ne recevait que le respect, si réduit et conditionné, que reçoivent les autorités politiques des démocraties modernes, l'Église deviendrait un ensemble de personnes, qui comporterait beaucoup plus les traits des composantes sociologiques et psychologiques que ceux de la nature religieuse et mystique du Corps du Christ. Ce serait, alors, les motivations purement humaines, les vues selon la sagesse de ce monde et les jugements selon la chair qui auraient l'avantage, au grand détriment d'une communauté, qui n'a pas pour but de s'aligner sur ce qui constitue les finalités de la société temporelle, alors que, au contraire, ses moyens relèvent surtout des ressources spirituelles que le Christ accorde, par l'entremise du Saint-Esprit, à son Épouse bien-aimée. La personne qui exerce le service de l'autorité a sûrement des limites et même des défauts, mais si les membres de la communauté se laissaient entraîner par la tentation de ne regarder que ceux-là, l'atmosphère deviendrait aussi

désagréable que celle de certaines communautés politiques, où les critiques amères et incessantes ne semblent avoir d'autre but que la démolition de l'adversaire, sans jamais lui reconnaître quoi que ce soit de bon ou digne d'approbation. Dans l'Église, nous vivons avec la conviction que c'est le Seigneur qui, tout bien considéré, conduit le cheminement du Peuple de Dieu, et que ses voies sont distantes des nôtres, comme le ciel est éloigné de la terre. Au sein de l'Église, nous croyons fermement que ce sont les critères de l'Évangile qui assurent la vraie réussite, et non pas les manigances, qui font de la vie communautaire un conflit perpétuel d'intérêts plus ou moins discutables. Veuille le Seigneur garder les communautés monastiques de la contamination de l'esprit de ce monde quant à la manière de regarder l'autorité !

Mais "tenir la place du Christ" entraîne aussi des engagements profonds pour celui ou celle qui a été appelé à exercer le service ecclésial de l'autorité. L'exercice de l'autorité doit être un chemin de sainteté, c'est-à-dire d'identification au Christ. L'histoire monastique garde le souvenir de beaucoup de saints Abbés ou Abbesses. Je n'évoquerai ici que le souvenir de quelques-uns d'entre eux, à la suite de saint Benoît : les trois abbés fondateurs de Cîteaux : saint Albéric, saint Étienne, puis le grand saint Bernard ; les quatre saints abbés de Cluny : saint Odon, saint Odilon, saint Mayeul et saint Hugues, et tant d'autres encore, pour arriver de nos jours au bienheureux Colomba Marmion. Nous ne pouvons pas oublier parmi les saintes abbesses : sainte Gertrude, sainte Hildegarde, sainte Walburghe, sainte Claire, et tant d'autres. Ces exemples montrent bien comment la charge abbatiale, en même temps qu'elle est au service de Dieu de la part des moines, est aussi un chemin à parcourir vers la propre sanctification de celui qui la détient. L'idéal de l'Abbé est donc d'être un Abbé saint, imprégné de l'amour de Dieu et de ses moines, soucieux de la gloire de Dieu et du salut du prochain.

Toutefois, la vie spirituelle d'un Abbé ou d'une Abbesse doit comporter certains traits qui, même s'ils appartiennent au visage spirituel de tous les disciples du Christ, acquièrent des nuances très caractéristiques dans la vie d'un monastère. L'Abbé doit être humble et ne devrait jamais oublier que la merveilleuse doctrine de saint Benoît sur les douze degrés de l'humilité ne concerne pas seulement les moines qui lui ont été confiés, mais en premier lieu lui-même. Être humble veut dire vivre en la présence de Dieu, s'abîmer devant sa souveraine Majesté, tout en étant conscient de ses propres limites, et sans jamais rechercher sa propre gloire, être disposé à reconnaître ses propres erreurs, en étant attentif aux motions du Saint-Esprit, qui peuvent jaillir même là où on ne les attend pas.

L'Abbé doit être prudent. Il doit être capable de réfléchir et de méditer longuement dans son cœur et en la présence de Dieu, sur les décisions à prendre. Un Abbé prudent sait qu'il n'a pas le monopole de la sagesse, et, pour cela, suivant la recommandation de saint Benoît, il écoute volontiers le chapitre monastique, et il ne dédaigne pas aussi d'entendre l'avis de ceux qui semblent les plus petits, car, parfois, c'est par eux que se manifeste l'Esprit Saint. La prudence a beaucoup de rapports avec la discrétion, c'est-à-dire avec le discernement. Or, le discernement est une application de la sagesse qui permet de faire le tri entre ce qui est la réalité profonde et ce qui ne constitue qu'une apparence. Le discernement n'est pas toujours facile, car le diable, le père du mensonge, est extrêmement astucieux dans sa stratégie qui vise à tromper les hommes avec des apparences de bonté ou de vérité. Ainsi, on comprend bien combien l'Abbé a besoin du don de conseil, et aussi de chercher l'appui de ceux qui peuvent l'aider à voir clair.

L'Abbé a besoin d'être fort. Fort ne signifie pas être brusque, entêté, irréductible, hargneux ou rigide. La force d'un Abbé est revêtue de patience, elle est de savoir attendre l'heure du Seigneur, d'être capable de supporter, même longuement, des situations adverses, ou des frères ou des sœurs qui rendent pénible la vie de la communauté. De plus, l'autorité doit avoir la conscience claire des buts à atteindre et des moyens qui y conduisent et, en même temps, elle a besoin de souplesse comme le recommande si souvent saint Benoît. La force s'exprime aussi par la constance, par la persévérance et par l'endurance. La force chrétienne a comme fondement la confiance en Dieu, la conviction qu'Il n'abandonne pas ses fils et que la grâce ne manquera jamais à qui la demande avec humilité. La force des fils de Dieu ne se confond pas avec la puissance de ce monde, ni avec les ruses de ceux qui sont possédés par l'esprit de domination. Notre force est la vérité, la grâce, la capacité de convaincre et même de nous laisser convaincre par des arguments qui nous conduisent à reconnaître que d'autres avaient vu mieux que nous.

Une bénédiction, donc.

Bénédissons le Seigneur qui, depuis des siècles, a répandu dans son Église le levain de la vie monastique, cette vie qui a donné comme des fruits mûrs des milliers de saints. Bénédissons le Seigneur qui, depuis peu de temps, a voulu bénir l'Église qui pèlerine en France en suscitant des fondations, qui retrouvent la vitalité de l'arbre millénaire, enraciné lui-même dans la Règle admirable du saint Patriarche des moines d'occident, le Patron de l'Europe chrétienne, saint Benoît.

Et que le Seigneur daigne bénir Mère Placide, et lui accorder un abbatiat fécond, plein de sagesse, de zèle pour la Maison de Dieu, de telle manière que ce Monastère, comme tous les monastères fidèles et observants, soit pour l'Église un appel à ne jamais oublier que ce monde n'est que l'antichambre du Royaume, et que les choses qu'on ne voit pas avec les yeux de la chair, ont comme raison d'être les réalités qu'on n'aperçoit qu'avec les yeux de la foi, et que, finalement, ce qui est invisible l'emporte sur ce qui est l'apanage des sens.

AMEN.